

Éloge de la fuite en avant

Je suis d'un would be pays

Alexandre Cadieux

Number 125 (4), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cadieux, A. (2007). Review of [Éloge de la fuite en avant : *Je suis d'un would be pays*]. *Jeu*, (125), 12–16.

Éloge de la fuite en avant

Une drôle de coïncidence a permis au spectateur montréalais de parcourir l'automne dernier les rails de deux ailleurs bien différents: l'Ontario profond et la nouvelle Europe « unifiée ». La Petite Licorne et le Théâtre d'Aujourd'hui accueilleraient respectivement la reprise de *Trains fantôme* de Mansel Robinson et la création de *Je suis d'un would be pays*, la nouvelle pièce de François Godin. Deux partitions théâtrales pour homme seul traitant des thèmes de la mémoire, de l'oubli et de l'identité, chacune à sa manière mais en empruntant toutes deux à la métaphore du train. William Dubé, le protagoniste de *Je suis d'un would be pays*, voyage pourtant à des années-lumière de Danny Gagnon, le coloré fils de cheminot de la pièce de Robinson qui fleurait le rye et le charbon. En effet, le personnage imaginé par Godin s'efforce quant à lui d'effacer de sa vie toute attache, toute trace de folklore, jusqu'à devenir,

Je suis d'un would be pays de François Godin, mis en scène par Gervais Gaudreault (Théâtre d'Aujourd'hui, 2007). Sur la photo: Serge Dupire. Photo: Valérie Remise.



aux yeux des autres, une surface blanche, lisse et inodore. Le temps d'un trajet Bruges-Paris, il confiera au spectateur les raisons et les circonstances de cette perpétuelle fuite en avant élevée au rang de philosophie de vie.

L'homme de nulle part

pas de femme, pas d'enfant
pas de « chez moi »
je vis dans les trains¹

Né de parents québécois qui ignoraient que le prénom « William » était anglais (ils le croyaient « valide » dans les deux langues, comme Richard ou Thomas...), William Dubé va en Europe pour la première fois à l'âge de 20 ans. Il éprouve dès son arrivée une fascination pour le gigantesque réseau ferroviaire qui permet de franchir allègrement toutes les frontières du territoire. Devenu contrôleur de train, grâce à un faux passeport français au nom de Richard Dubé, il sillonne depuis lors le Vieux Continent en tous sens, profitant de ses rares journées de congé pour effectuer de brèves escapades à Vienne, Lyon ou Paris, le temps d'un café ou d'une nuit d'amour sans lendemain. Il dit tisser sa toile. William Dubé, qui possède également un passeport allemand au nom de Wilhelm Stouffer, apprécie le fait d'être toujours de passage, de ne jamais être attendu nulle part, de disposer d'un visage quelconque. Il joue la carte « citoyen du monde » pour justifier qu'il est à la fois de partout et de nulle part.

Je suis d'un would be pays

TEXTE DE FRANÇOIS GODIN. MISE EN SCÈNE : GERVAIS GAUDREULT, ASSISTÉ DE STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE ; SCÉNOGRAPHIE : GERVAIS GAUDREULT ; ÉCLAIRAGES, COSTUMES ET ACCESSOIRES : STÉPHANE LONGPRÉ ; ENVIRONNEMENT SONORE : DIANE LABROSSE. AVEC SERGE DUPIRE (WILLIAM DUBÉ). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 4 AU 29 SEPTEMBRE 2007.

Ce voyageur perpétuel nous raconte une poignée de souvenirs significatifs dans son parcours personnel. Il s'agit surtout de rencontres avec des étrangers, croisés au hasard des trajets. Cet auteur, par exemple, qui préfère s'inspirer des visages et inventer la vie des gens plutôt que de les inviter à se confier. Il y a aussi ce trafiquant roumain, qui fournit à William de faux papiers d'identité, ou encore cet autre contrôleur qui semble être capable de satisfaire ses envies sexuelles simplement en humant les gens, sans même avoir à les toucher. Récemment, une Allemande avec qui Dubé venait de passer la nuit s'est jetée par la fenêtre de son hôtel. Petit à petit, on en vient à comprendre comment, grâce à cette série de contacts, le Québécois a appris à s'effacer, à ne plus s'impliquer, à ne plus s'inscrire nulle part dans la vie de quiconque. Il est devenu neutre, vierge, inaccessible aux autres.

On doit souligner le coup de génie du metteur en scène Gervais Gaudreault dans le choix de son interprète. Serge Dupire, qui poursuit principalement sa carrière en France, où il s'illustre sur la scène, à la télévision et au cinéma, revient au bercail le temps de nous composer un William Dubé tout en nuances. Narrateur captivant, le comédien navigue allègrement entre les âges et les voyages de son personnage, modulant son accent selon le degré de « francisation » de Dubé à travers le temps.

On doit souligner le coup de génie du metteur en scène Gervais Gaudreault dans le choix de son interprète. Serge Dupire, qui poursuit principalement sa carrière en France, où il s'illustre sur la scène, à la télévision et au cinéma, revient au bercail le temps de nous composer un William Dubé tout en nuances. Narrateur captivant, le comédien navigue allègrement entre les âges et les voyages de son personnage, modulant son accent selon le degré de « francisation » de Dubé à travers le temps.

1. François Godin, *Je suis d'un would be pays*, inédit, p. 18. Toutes les citations sont tirées du tapuscrit fourni par le Théâtre d'Aujourd'hui, version datée du 31 juillet 2007, 44 p.

Durant quatre-vingt-quinze minutes, on avance avec Dupire sur plusieurs lignes de chemin de fer, à travers différentes époques. La scénographie conçue par Gaudreault, une plateforme simulant l'allée centrale d'un wagon de train, pivote sur un axe à la manière d'une plaque d'aiguillage pour illustrer un saut dans le temps, un changement de parcours. Cette convention est également soutenue par les éclairages discrets mais efficaces de Dominique Gagnon et les effets sonores de Diane Labrosse. Le dépouillement de la mise en scène permet de concentrer toute l'attention du spectateur sur le comédien ; dans cet espace épuré et sobre, la solitude et l'isolement du protagoniste n'en sont que plus probants.

Celui d'en face

c'est un terrain neutre, le train
on se laisse aller à dire des trucs intimes,
limite inviolables
on sait qu'on se reverra pas, du moins
on le présume²

Les spectacles solos ont ceci de particulier que le spectateur, en l'absence d'un interlocuteur de chair pour le comédien, est souvent pris à partie par le narrateur, devenant ainsi un récepteur plus direct du discours que celui qui assiste à un drame mettant en scène plusieurs personnages. Le discours de William Dubé rejoint deux destinataires. Il y a d'abord cet étranger assis en face de lui dans l'express Bruges-Paris, un homme un peu rustre qui, contrairement à Dubé, a envie de bavarder. *Je suis d'un would be pays* est le récit en temps réel (ou presque) de cette rencontre ou, pourrait-on dire, de cette confrontation. Le spectateur, second destinataire du protagoniste, a droit non seulement à la description jouée de cette conversation, mais aussi aux réflexions du narrateur ainsi qu'à certaines anecdotes que William ne souhaite pas partager avec son interlocuteur premier. Dans sa mise en scène, Gervais Gaudreault a suivi à la lettre les indications de l'auteur concernant ces instants où Dubé entre dans sa « zone intime » : « Le bruit du roulement du train accompagne le trajet Bruges-Paris, sauf à certains moments, précisés en marge du texte : parenthèses qui ouvrent sur une plus grande intimité avec William. Ces moments, tantôt sont en continuité avec le récit, tantôt sont des échappées sur d'autres souvenirs qui traversent William³. » Gaudreault s'est également permis d'illustrer ces plongées dans les abîmes les plus profonds du personnage en basculant vers l'avant ou vers l'arrière la plateforme sur laquelle Dupire se tient debout. Placé momentanément en position de déséquilibre, William Dubé laisse ainsi entrevoir un pan secret de lui-même, un fragment d'identité, avant de retrouver rapidement la stabilité horizontale et plate des rails et de poursuivre son périple.

Si les conventions scéniques et les niveaux de jeu variés illustrent de façon assez claire les différents changements entre les trajets, les époques et les degrés d'intimité, il n'est pas toujours facile de suivre le narrateur dans le dédale de son récit. On peine parfois à saisir la portée de chaque anecdote au moment où celle-ci nous est racontée. Le

2. *Ibid.*, p. 5.

3. *Ibid.*, p. 2.



Serge Dupire dans *Je suis d'un would be pays* de François Godin, mis en scène par Gervais Gaudreault (Théâtre d'Aujourd'hui, 2007).
Photo : Valérie Remise.

protagoniste confie lui-même au spectateur : « [...] c'est terrible, parfois quand je discute, je sais plus quelle porte donne sur le propos que je tenais l'instant d'avant⁴. » On a parfois l'impression que c'est dans ses rapports directs avec son compagnon de voyage que Dubé se révèle le plus à nous. Les fragments de discours que ce dernier adresse au voyageur anonyme seront parfois des attaques, des bravades ayant pour but d'impressionner son interlocuteur, ou encore des parades défensives, où William est forcé de s'expliquer, de justifier son mode de vie. Si l'on se fie à la description qu'il nous donne de l'homme assis en face de lui, le portrait suivant se dessine : il s'agit d'un homme d'affaires au profil d'épaveur, quelque peu magouilleur, vulgaire et plutôt fruste, qui possède une discothèque à Bruxelles, une ferme en Mayenne et des racines familiales dans le Poitou. Si William Dubé se montre souvent méprisant à son égard, c'est probablement parce que ce Français, contrairement à lui, possède une existence tangible, des racines, des objectifs, une destination. On ne connaîtra pas son nom, soit ; mais à la fin du spectacle, lorsque Dubé, en proie à l'hystérie, brandira ses nombreux passeports en criant que personne ne le découvrira sous aucune de ses trois identités, force est de constater que le fait de posséder plusieurs noms revient à ne pas en posséder du tout. L'inconnu, qui n'a même pas une existence physique dans le spectacle, poussera le Québécois en exil au bord de la crise de nerfs, le forçant ainsi à dévoiler les failles de ce semblant d'existence confortable qui ne fait que masquer perpétuellement sa fuite.

4. *Ibid.*, p. 10.

Ce pays qui serait

je pourrais dire « en fait, je suis Québécois »,
je pourrais m'en tirer comme ça
mais ça me gêne
le Québec c'est pas un pays⁵

Difficile de ne pas voir l'effacement individuel de William Dubé comme une métaphore du malaise identitaire des Québécois. Le titre de la pièce de Godin, déjà, est chargé. Le Québec n'y est même pas un « wanna be pays », un pays qui voudrait être, il n'est que « would be », celui qui serait, qui serait si... si quoi ? Si la nation qui dit le composer le souhaitait réellement ? À l'heure de la commission Bouchard-Taylor sur les accommodements raisonnables, la définition de l'identité québécoise et de ses contours se retrouve encore une fois au cœur de plusieurs débats. Lorsque William Dubé déclare que tourner le dos à ses origines et à une vie sédentaire signifie pour lui tracer une croix à la fois sur la honte et sur la nostalgie, comment ne pas se remémorer certains épisodes de notre histoire politique et nationale, les deux échecs référendaires en tête de liste ?

Toutefois, ce qui nous semble particulièrement riche dans ce texte, c'est que le drame est aussi efficace que la métaphore qu'il propose. Que le lecteur ne s'y trompe pas : *Je suis d'un would be pays* n'est pas une longue critique d'un certain Québécois plutôt « mouton », toujours à cheval sur plusieurs discours et qui finit par s'en laver les mains au nom d'une ouverture sur le monde qui aurait le dos bien large. L'histoire de William Dubé, c'est d'abord la tragédie troublante d'un homme qui se croit moderne et qui préfère se déshumaniser lui-même et réduire au minimum ses rapports avec les autres afin de se mettre à l'abri. Un homme qui, pour ne pas s'exposer à la souffrance, préfère s'abstenir de vivre réellement sa vie.

Godin traite du désengagement, celui de l'individu reflétant ici celui du citoyen sans que l'image ne soit enfoncée dans la gorge du spectateur à grand renfort de démagogie. Durant la représentation, c'est le récit du contrôleur ferroviaire et ses efforts pour disparaître de la surface du globe qui nous tiennent en haleine. Une fois sorti du Théâtre d'Aujourd'hui, alors que le texte de François Godin continue d'exercer sur notre esprit un entêtant attrait (doublé, dans mon cas, d'une envie irrépressible de le lire), surgissent alors avec plus de clarté les différentes couches symboliques du récit et de la mise en scène. Maintenir le public dans le doute et la réflexion, l'incitant ainsi à pousser l'expérience théâtrale au-delà de la durée de la représentation, n'est-ce pas là la marque d'un grand spectacle ? ■

5. *Ibid.*, p. 15.